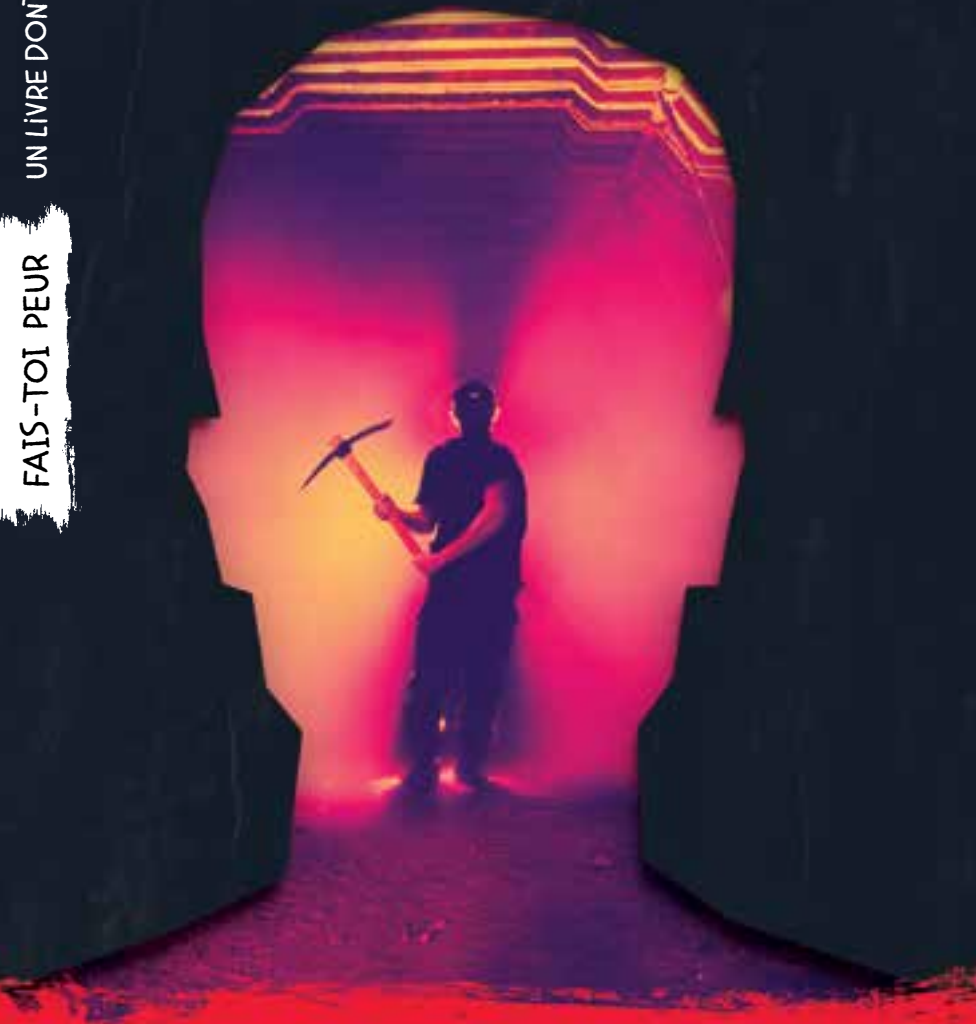
Olivier Descamps

PÉRIL SOUS TERRE

UN LIVRE DONT TU ES LE HÉROS

FAIS-TOI PEUR



Dans le noir, crier peut être fatal...

FRISSONS[MD]

UN LIVRE DONT TU ES LE HÉROS

FAIS-TOI PEUR

Olivier Descamps

PÉRIL SOUS TERRE

Dans le noir, crier peut être fatal

PROLOGUE

Sur l'écran, un garçon court maladroitement, ses gestes rendus imprécis par la peur. Je reconnais un couloir de mon école, de nuit. Un pari qui a mal tourné, sans doute.

Le protagoniste teste plusieurs portes, mais elles sont fermées à clé. Il réussit enfin à en ouvrir une et entre dans la salle. Le plan change pour permettre aux spectateurs de voir l'intérieur. Je comprends alors qu'il est perdu. S'il y a une caméra à cet endroit, ceux qui le poursuivent ont déjà tout prévu.

Le fuyard referme la porte aussi vite et silencieusement qu'il le peut. Il écoute contre le panneau et finit par reculer lentement. Il semble se calmer, mais l'angle ne me permet pas de discerner son visage. Puis, lugubrement, le plan change encore. On ne voit d'abord qu'une planche de bois, et je comprends que c'est le dossier d'une chaise. La caméra s'élève lentement, jusqu'à dépasser le meuble. Elle dévoile alors la même salle de classe et, à l'autre bout, le garçon qui lui tourne le dos.

De retour sur la victime, celle-ci semble se calmer un peu. Elle sort un cellulaire et tente de composer un numéro. Mais derrière elle, une silhouette s'est redressée. Plus grande, habillée en noir, elle tient une hache de pompier à la main. Elle s'avance sans bruit vers l'adolescent qui essaie de joindre quelqu'un, apparemment sans succès.

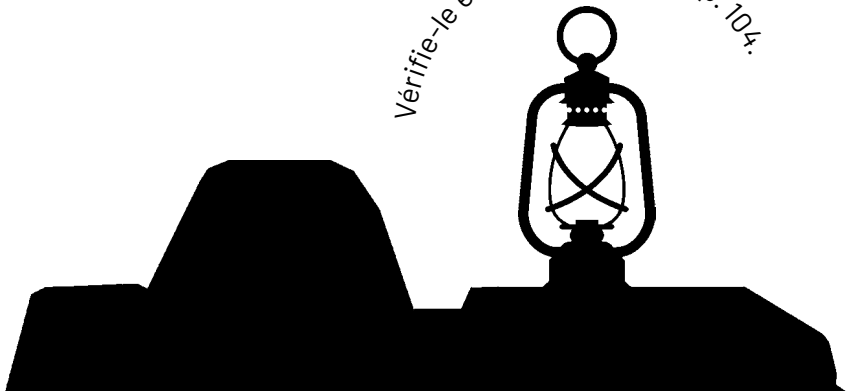
Enfin, la caméra subjective se rapproche du fuyard. On peut l'entendre respirer fort, murmurer des mots incohérents. Suivant la perception de la forme en noir, nous arrivons assez proches pour ne voir plus que sa tête, coupée à la nuque. Le garçon doit sentir quelque chose parce qu'il se retourne d'un coup.

La vidéo se fige sur son visage, déformé par une terreur indescriptible.

J'éteins l'écran avec un petit soupir. Ces capsules sont de plus en plus populaires, mais je n'arrive pas à me dire que les victimes ne sont pas complices. Comment peut-on avoir peur alors qu'il est évident qu'il ne s'agit que d'un canular ?

Je suis certaine que, dans cette situation, je réagirais bien plus posément.

Vérifie-le en commençant à la p. 104.



J'hésite un dernier instant, mais je sais qu'il a raison. Je prends sa main et il m'aide à me relever. Ensemble, nous avançons vers la mine.

J'espérais qu'en approchant, l'entrée serait moins lugubre. Les choses dans le noir sont toujours inquiétantes jusqu'à ce qu'on les identifie. Une fois devant, je m'arrête malgré moi.

L'obscurité n'a pas diminué, comme si elle était un voile physique qui continuait de masquer le couloir en arrière. La nuit est plus dense ici, plus intense. Bertrand avance, et je suis obligée de le suivre.

Il me faut quelques pas pour comprendre que je ne verrai rien. Il n'y a pas de lune pour éclairer, pas de pénombre pour deviner les formes. Mon compagnon me lâche la main, et je réalise que je suis seule. Mon instinct me pousse à reculer, à sortir vers la forêt, mais je me retiens. L'instant d'après, une lumière assez douce dévoile la pierre autour de moi et je distingue la silhouette du jumeau derrière la lampe de poche.

— J'en ai qu'une, s'excuse Bertrand.

— J'ai mon cellulaire, au besoin.

La lueur blanchâtre me permet de découvrir les murs grossièrement taillés. La terre et la roche semblent sans couleur dans l'aura pâle de la lanterne, mais je peux voir clairement les vieilles poutres de bois qui forment des arches à intervalles réguliers. Le couloir continue dans l'obscurité, notre vision étant limitée à quelques mètres à peine.

C'est exactement comme je me l'imaginais. La mine ancestrale des films, l'impression que chaque partie grince, qu'un éternuement va faire s'effondrer le plafond. Plus on avance, plus la poussière est présente, envahissant chaque inspiration.

Et les ombres déformées semblent nous observer, comme si elles fuyaient la lumière tout en attendant l'occasion de se refermer sur nous. Avec le silence intense, aussi dense que l'obscurité, je reste certaine que quelque chose va bondir sur nous, qu'une créature impossible va surgir.

J'ai l'impression d'être dans une tombe.

— Tu as entendu ?

Le chuchotement de Bertrand me fait presque sursauter. Il s'est tourné vers moi, tentant d'éclairer en arrière. L'entrée a été avalée par les ténèbres, comme si elle avait disparu à jamais.

— Si Adam arrive, il verra ma lampe, murmure mon compagnon.

Il m'attrape la main et accélère le pas. Le couloir s'élargit, irrégulier, avant de déboucher sur une intersection. Le jumeau m'entraîne à droite.

— Où on va ?

— Trouver de quoi faire un piège. C'est juste au bout du passage, après le…

Il ne termine pas sa phrase. Une fois de plus, il se retourne, tendant la lampe vers l'arrière. Je m'écarte, me rapprochant d'un mur, espérant qu'une poutre pourra me camoufler. Bertrand me fait signe de me taire, et il éteint la lanterne.

L'obscurité nous engloutit immédiatement, accompagnée d'une oppression intense, qui pèse sur ma poitrine. J'ai du mal à respirer, incapable de savoir si c'est la peur de sentir qu'Adam arrive, d'être à l'intérieur une montagne sous des tonnes de roche, ou d'imaginer qu'à tout moment je pourrais ne pas retrouver la sortie, rester bloquée ici.

Le temps passe, mais aucun son ne me parvient. Si ma terreur latente fait rouler mon imagination, ça doit être la même chose pour mon compagnon.

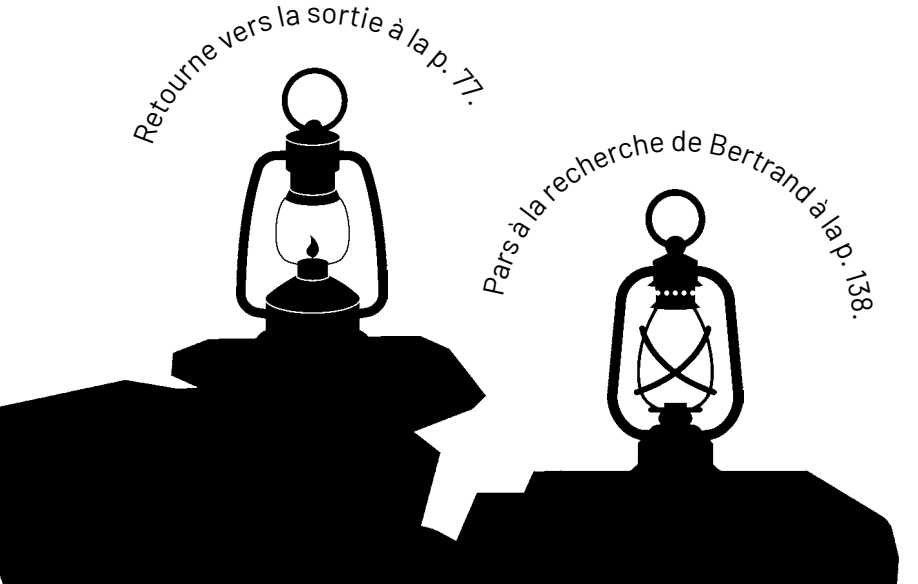
— Bertrand ? Je pense qu'il n'y a personne.

Je chuchote aussi faiblement que possible, au cas où. Mais dans le silence total, il ne peut pas ne pas entendre. J'attends, mais aucune réponse ne me vient. J'écoute intensément, sans succès.

J'avance en ligne droite, les bras tendus, vers l'endroit où se trouvait le garçon. J'ai l'impression de marcher plus longtemps que prévu, j'ai dû partir en diagonale. Je finis par rencontrer le mur et je tâte les alentours.

— Tu es là ?

L'absence de réponse me paralyse. Ma respiration s'accélère, et je réalise que je suis seule. Le jumeau a continué sans moi, disparaissant quelque part. Ou bien je me suis plus éloignée que ce que je pensais. Je n'ose pas crier. Si Adam est dans les environs, il entendra. Ma tête tourne, ma pire frayeur vient de se concrétiser. Je ne sais plus quoi faire.



5

Prudemment, je me déplace jusqu'au mur de la maison. Toute ma frayeur s'est dissipée maintenant que je suis celle qui chasse. De l'autre côté de la paroi se trouve un Croquemitaine en train de préparer une de leurs farces, et je vais pouvoir le prendre à son propre jeu.

Je contourne la demeure et repère la porte. Elle ne grince presque pas en s'ouvrant, et j'attends quelques secondes, l'oreille tendue. Aucun bruit de course ne me parvient, et j'ose glisser un regard à l'intérieur. Une petite pièce délabrée et entièrement vide contient une ouverture vers un endroit beaucoup plus sombre. J'éprouve une dernière appréhension avant de me lancer. À l'extérieur, la lumière décline rapidement, le soir ayant finalement raison de la journée. Un vent léger s'est levé, bref et frais, comme un signe dans un mauvais film d'horreur. Mais je sais que c'est mon imagination qui me fait tout voir de façon sinistre. Dans un village abandonné comme celui-là, difficile de faire autrement. Ce qui joue en la faveur des Croquemitaines.

Je me glisse dans la première pièce et je progresse sur la pointe des pieds. C'est la dernière ligne

droite. À mi-chemin, ma jambe manque de passer au travers d'une latte de bois pourrie. Le grincement résonne dans la maison et je m'immobilise, retenant ma respiration. Le silence est imposant, et bientôt, ne sachant pas trop quoi faire, je continue, espérant que ma proie n'ait miraculeusement rien entendu.

J'arrive enfin au bout de la salle. Contre le mur, je lance l'enregistrement vidéo de mon cellulaire et je bondis dans l'autre pièce.

Personne. L'espace est rempli d'objets divers, disposés comme si quelqu'un vivait encore ici. Une commode trop large, une lourde table, des chaises, on retrouve même des bibelots adossés aux murs. Mais l'ensemble est assez sombre, la lumière pénétrant de moins en moins au travers des vitres sales.

Je commence à me demander si je n'ai pas rêvé. Je fais quelques pas et je remarque alors le mannequin au sol, un pot de liquide rouge à côté. Je reconnais le sirop qui passe pour du sang à Halloween, et la preuve que j'avais raison. Excitée, je fais un pas de plus et je m'arrête.

Le mannequin repose sur le ventre, le dos entaillé. Au départ, je pensais que c'était pour le remplir du sirop, mais je remarque à présent le mécanisme placé à l'intérieur : un fusil, coincé dans le tronc, le canon vers le haut. Si quelqu'un touche au faux cadavre, un fil doit tirer sur la gâchette et faire exploser la tête.

Au-delà du mauvais goût, le danger évident me paraît irréel. Que celui qui a installé ça puisse ne pas prévoir l'accident me semble impossible.

Un grincement me fige alors, tous mes sens en alerte. Le son venait de derrière moi. Je me retourne lentement. La pièce est vide. Je pourrais penser que c'était le vent ou un animal, mais je reste immobile, scrutant les coins sombres. J'ai à peine le temps de voir des vêtements noirs, un casque muni d'une lampe dont la lumière m'aveugle.

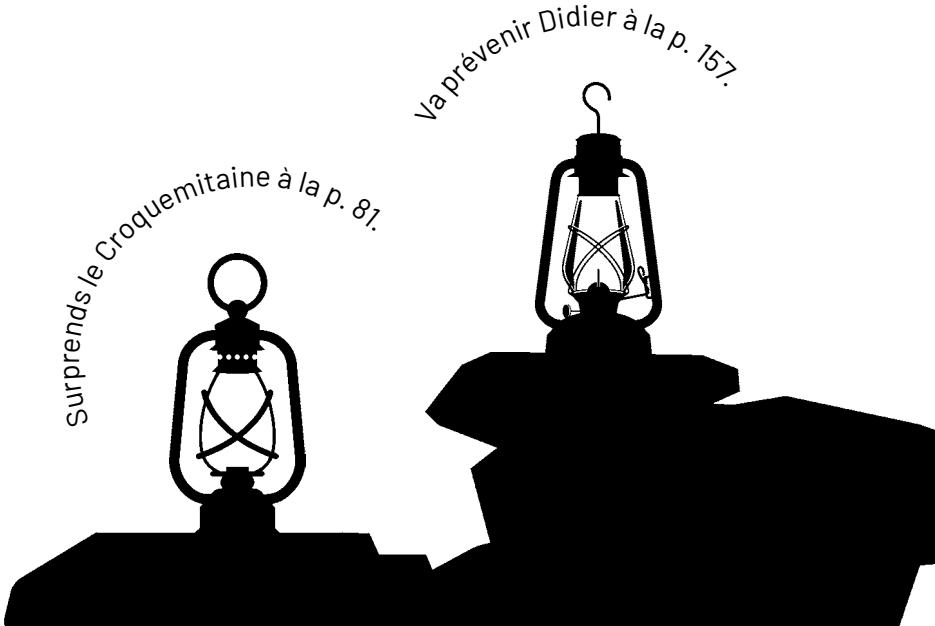
Et la pioche levée dans les airs.

Par réflexe, je recule et trébuche. Je tombe à la renverse et ça me sauve : l'arme fend l'air, sifflant en me manquant. Quand l'individu face à moi lève de nouveau l'outil, j'agis sans penser. Je prends le mannequin à mes côtés et je le jette en avant. Le pic de métal se plante dans le pantin, transperçant l'objet de part en part. La pointe qui le traverse a déchiré ma chemise et effleuré mon ventre. Je pousse la victime de plastique et bondis, contournant la table pour rejoindre la sortie. Derrière moi, mon agresseur a extrait la pioche, et je le vois se retourner violemment. Je comprends alors son geste : l'arme vole dans les airs, me manquant de peu et s'enfonçant dans la paroi à quelques centimètres de ma tête.

Je hurle. Je cours sans réfléchir, et lorsque je suis sortie je ne m'arrête pas, traversant le village vers la maison principale. Je change d'avis au milieu de

ma course, me cachant derrière une petite cabane aux planches tellement écartées que l'on peut voir au travers. Je n'ai plus de souffle, mais ce n'est pas la fuite qui m'a vidée. Mon cœur bat encore douloureusement dans ma poitrine, mon corps entier me poussant à repartir. Je lutte contre mon instinct et observe derrière moi. Je ne suis rassurée qu'au bout d'une longue minute. Je ne suis pas suivie.

Tout me dit d'aller prévenir Didier. Il y a un fou qui veut faire des farces avec un fusil, et qui m'attaque quand je le surprends. Mais quelque chose m'arrête. J'ai vu les vidéos que les Croquemitaines produisent. Tout ça pourrait être arrangé pour sembler plus dangereux que ça ne l'est. Si je ne veux pas que toute l'école se moque de moi, je dois absolument prendre cette photo. Si j'arrive à le coincer.



Un spasme de terreur me prend et je sursaute violemment. L'individu derrière moi me lâche presque et doit resserrer sa prise. Je me débats le plus fort possible, prête pour mon dernier combat.

— Calme-toi ! Calme-toi ! C'est moi, Bertrand !

J'entends les mots, mais ils ne veulent rien dire. Je tiraille un instant et nous tombons vers l'arrière. Une fois de plus, je suis presque libre, mais il m'enserre au dernier moment.

— Je vais te lâcher ! Crie pas, il est encore là.

Je me calme, ou plutôt je me retiens. Je sens sa prise qui faiblit lentement et je bondis avant qu'il n'ait terminé. Je me retourne immédiatement, prête à fuir ou à combattre de nouveau.

Bertrand est allongé, les mains tendues en signe de paix. Il a l'air effrayé et m'indique rapidement de ne pas parler. Je suis encore énervée, presque hystérique, et je n'ai pas envie de redescendre. La panique que je retiens à peine m'aide à agir et je ne veux pas perdre cette énergie. Mais je reste tout de même silencieuse, observant ses gestes. Il se redresse lentement, les mains toujours tendues.

C'est encore étrange de regarder l'un des jumeaux. Avec ses cheveux courts, sa nuque dégagée, la rondeur de son visage est plus apparente. À cause de ce simple détail, Bertrand a un visage plus doux qu'Adam, qui accentue son air un peu mélancolique.

Il finit par se relever totalement, tournant la tête aux alentours.

— Je l'entends pas, murmure-t-il.

— Qui ?

— Adam…

En nommant son frère, il semble presque honteux. Il me fait signe.

— Viens, on devrait s'éloigner.

Il voit mon hésitation et s'arrête.

— Je te jure que j'y suis pour rien. C'est pas ce qui devait arriver. Faut pas qu'on reste ici.

Ne sachant pas où aller, je le suis à distance. Je reste méfiante, mais je préfère voir le danger plutôt que de devoir encore courir. J'ai mal partout, je suis épuisée, seule l'adrénaline me maintient alerte. J'ai envie d'avoir un allié.

Nous traversons les herbes hautes et les arbres de moins en moins nombreux. Leurs troncs fins avaient quelque chose de désolé, de lugubre dans la pénombre lunaire. À présent, ils donnent l'impression de déserter le terrain, de plus en plus écartés les uns des autres, comme s'ils n'osaient pas s'approcher de l'endroit vers lequel nous marchons.

Le garçon progresse devant, et mon agressivité ne diminue pas. N'y tenant plus, je pose la question qui me hante.

— Qu'est-ce qui se passe, exactement ?

Il s'arrête, les épaules voûtées. Après un moment, il se tourne vers moi. Même dans l'obscurité, il paraît écrasé. Sa voix tremble légèrement quand il commence à parler.

— On est tombés sur l'histoire des premiers Croquemitaines. Adam a eu envie de faire la même chose. C'était amusant au début, pas méchant. Tu as vu, tout le monde aimait ça à l'école, même ceux qui étaient filmés. Et puis, il a voulu aller de plus en plus loin. C'étaient surtout des blagues plus élaborées, plus intenses. Pour faire encore plus peur, tu vois ? Puis c'est devenu dangereux.

Il fait une pause, la tête baissée. Il reprend après une inspiration.

— On a commencé à venir ici, il y a un mois. Toutes les fins de semaine, depuis que le voyage a été confirmé. Ça devait être épique, le village hanté, avec les fantômes des mineurs. Il devait même y avoir des indices, ça racontait une histoire… Mais Adam avait une autre idée. Il voulait plus. C'est le rire à la fin de la blague que j'aime. Mais lui, c'est le moment de peur. Je l'ai déjà vu s'en prendre à des animaux. La terreur avant…

Il ne termine pas. J'ai l'impression que je vais exploser.

— Tu as vu tout ça, et tu n'as rien dit ? T'as pas essayé de l'arrêter ?

— Tu sais pas ce que c'est, de vivre avec lui. Tout le monde le préfère, même nos parents. Même les filles. Il sait toujours quoi dire, il a toujours été là… C'est clair maintenant, mais sur le coup, je ne pouvais pas être certain. Je n'ai jamais imaginé qu'il ferait ça.

— Et là ?

— Il veut pas qu'il y ait de témoin. Mais je ne vais pas le laisser assassiner des gens. Quand j'ai compris qu'il avait déclenché l'incendie volontairement, on s'est battus. Mais il avait un pistolet. J'ai dû fuir.

Il n'ajoute rien. J'ai l'impression que tout est dit. Il recommence à marcher et je le suis, moins éloignée. Il finit par se retourner vers moi sans s'arrêter.

— Je voulais te dire…

— Quoi ?

— Il y a un an, quand je t'ai invitée à sortir… J'ai vraiment aimé ça. Et quand je t'ai réinvitée, j'avais sincèrement envie de te revoir. Mais Adam est parti avant moi.

— Tu aurais pu m'avertir.

— J'étais sûr que tu croirais que je le savais. Qu'on t'avait fait une blague à deux.

— Alors, t'as espéré que je m'en rendrais pas compte ?

— J'avais peur que tu veuilles plus me voir.

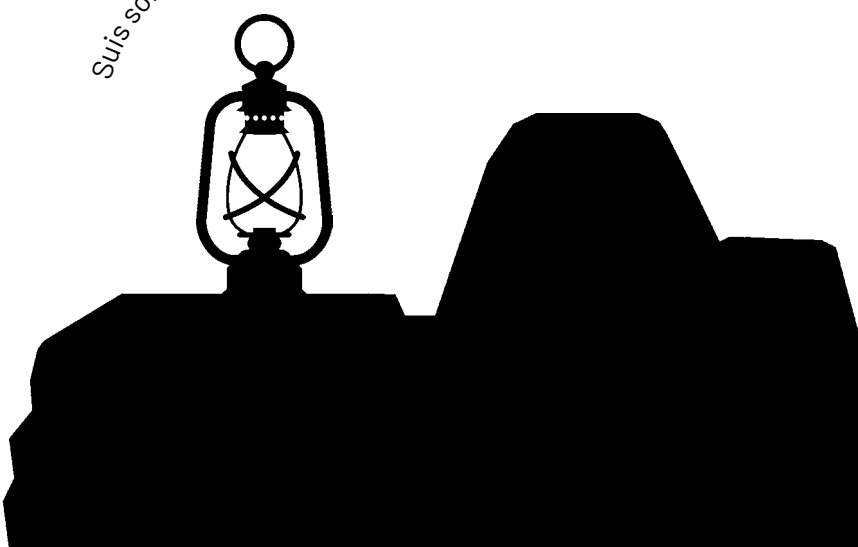
— Ben, ça a marché à la perfection.

Je regrette mon ton agressif, mais je suis encore remuée par les révélations. Bertrand a vécu toute sa vie avec un frère dominateur qui lui ressemble parfaitement. Du moins, jusqu'à cette année, où ils ont changé de coupe de cheveux. S'opposer à lui doit représenter un effort immense.

Mes pensées sont interrompues lorsqu'il s'accroupit. Je le rejoins prudemment, penchée dans les herbes qui m'arrivent aux genoux.

Silencieusement, il pointe quelque chose devant lui.

Suis son regard à la *p. 219*.



Je m'élance dans une course effrénée contre la voiture. Je vois le véhicule accélérer, et j'ai l'impression que le temps se met à défiler au ralenti. Ève s'arrête en me regardant approcher à grande vitesse. Elle a un mouvement de recul, puis se retourne vers le bruit. Les phares s'allument d'un coup. Je ne perçois que son dos, mais je devine son expression de surprise. Elle n'aura pas le temps de réaliser pleinement ce qu'il se passe avant la collision, avant que son corps ne vole dans les airs, brisé par l'impact.

Le véhicule continue d'accélérer, tache de lumière floue dans la nuit, comme une déchirure mortelle qui fend l'obscurité. Tout arrive en moins de deux secondes. Je plonge, empoigne le t-shirt d'Ève. Je l'arrache à sa stupeur au moment où la voiture dérape, glissant vers nous, un coup de volant donné au dernier moment pour nous faucher dans les airs. Mais je suis déjà dans le fossé. Je m'écrase au sol, encaissant la chute avec mon épaule. Un caillou s'écrase sur mes cotes et le coup résonne dans ma poitrine. Je me relève péniblement. J'ai l'impression que mon bras gauche est

engourdi, mais je sais que je n'ai pas le temps de m'arrêter.

Ève roule lentement en grognant. Sur la route, le véhicule a progressé, la vitesse l'entraînant plus loin. J'entends les roues crisser, la chaussée grincer alors que les pneus s'accrochent pour arrêter la voiture. Puis le bruit d'une portière.

J'attrape la jeune fille avant qu'elle soit entièrement remise. Elle n'a pas la force de résister, et je pénètre avec elle dans le champ de maïs. Je cours sur quelques pas et la main d'Ève s'arrache de ma poigne. Elle s'est effondrée et se relève avec difficulté. Je crois d'abord qu'elle est encore sonnée par la chute et je l'aide rapidement.

— Il faut y aller. Réveille-toi !

J'espère que l'empressement dans ma voix la ranime et je la tire fermement. Dès qu'elle pose le pied par terre, elle tressaille. Je la retiens avant qu'elle ne retombe, mais elle me repousse.

— Lâche-moi !

Elle me toise d'un air de défi, droite et fière. À ce moment, un son répétitif nous interrompt.

Les aboiements d'un chien.

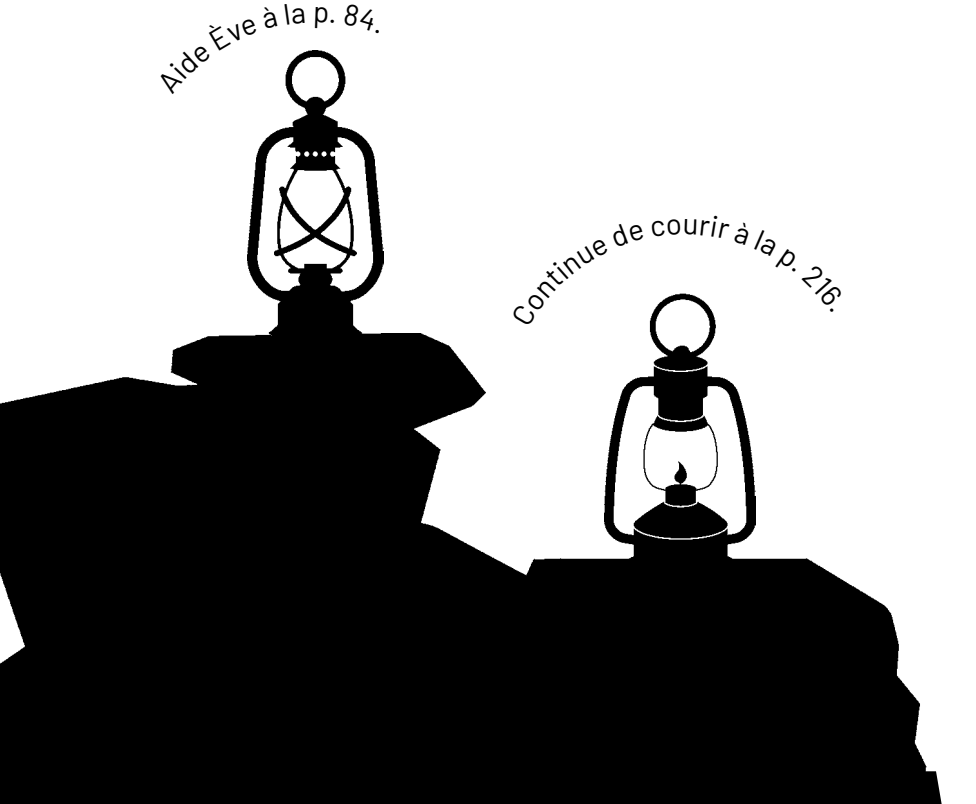
La peur envahit les traits de la jeune fille et elle commence à courir, me bousculant presque. Elle ne fait que quelques pas avant de trébucher de nouveau, en tentant de continuer à cloche-pied.

De la route, les aboiements n'ont pas cessé. Je fuis à mon tour, les bras en avant pour chasser les

longues tiges qui me ralentissent. Je dépasse Ève rapidement, sur une trajectoire un peu différente de la sienne.

— Attends !

La voix de la jeune fille est maintenant implorante, effrayée. J'hésite à m'arrêter. Je sais que, sans moi, elle ne pourra aller très vite. Mais elle me ralentira. Et, plus loin, les aboiements semblent s'être rapprochés.



Si j'aide Bertrand, Adam s'enfuira et nous serons toujours en danger. Mais si j'arrête le Croquemitaine, j'aurai tout mon temps pour aider son frère. Et le couteau que j'ai ramassé juste avant la poursuite me conforte dans mes chances de succès.

Je fais ce calcul sans prendre le temps de m'arrêter. Je pars directement à gauche, redoublant d'efforts pour rattraper le fuyard. Dans l'obscurité, j'ai du mal à éclairer mon chemin et à courir en même temps. Je finis par abandonner, me forçant à pointer vers le sol pour ne pas trébucher. Lorsque je relève la lumière, Adam a disparu.

Je ralentis, puis m'arrête. J'écoute, tentant de retenir ma respiration. Je n'entends aucun bruit de course. Inquiète, je repars, progressant un moment avant de m'interrompre de nouveau, attentive.

Toujours aucun son. Adam doit déjà être loin.

Je prends quelques secondes pour me calmer, maudissant mon échec. L'appel de Bertrand me parvient, éloigné mais toujours clair. Je rebrousse chemin, marchant d'un pas rapide.

C'est un crissement de chaussure qui m'avertit. Je me retourne, et, par réflexe, je fais un pas sur

le côté. Le coup tombe sur mon épaule plutôt que ma tête et je hurle, lâchant le couteau que je tenais encore. Je manque de m'effondrer, la douleur me paralysant tout le bras.

Adam lève la pierre qu'il vient d'abattre sur moi pour recommencer son attaque. Instinctivement, je place mon cellulaire en face de son visage et la lumière l'aveugle. Il recule, frappe quand même. J'écarte ma main à temps, mais la roche percute mes doigts et je lâche mon appareil. Il tombe au sol, la lampe vers le bas, éclairant faiblement la poussière autour.

Un poids s'écrase alors sur moi, m'oppressant et me poussant à la fois, trop lourd pour que je puisse résister. Je tombe brutalement, le choc coupant momentanément ma respiration. Dans l'éclairage limité, je distingue le visage d'Adam, fou de rage. Assis sur moi, il commence à m'étrangler. La panique me saisit immédiatement et je me mets à me débattre inutilement. Mes jambes secouent sans pouvoir le bouger, mon bassin remue sans le désarçonner. La pression contre ma gorge monte dans ma tête, m'empêchant d'abandonner. Je lance ma main vers son visage et je griffe. Je ne sais pas ce que je touche, mais il crie et recule son torse. Il me lâche, et mon inspiration se termine en quinte de toux. Je tente de me relever en poussant contre le sol, mais mon assaillant est toujours sur moi. Il a repris sa pierre.

À ce moment, ma paume touche à une excroissance par terre. Mes doigts se referment dessus et

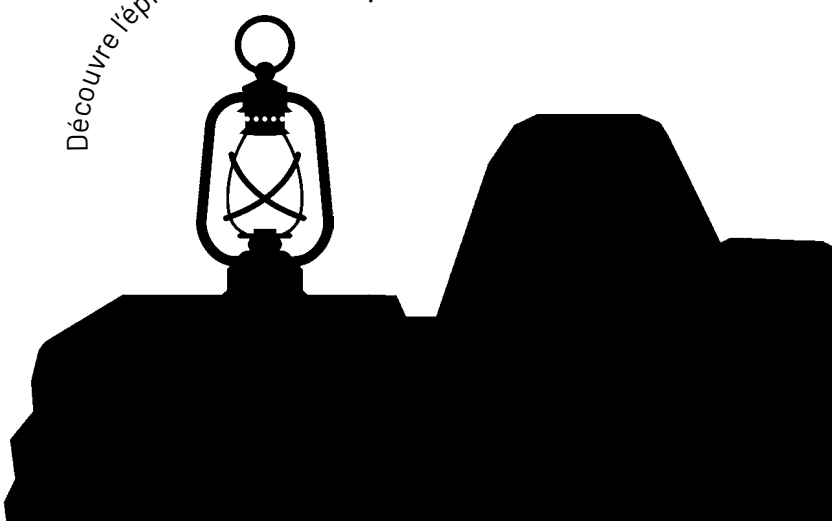
je reconnais la poignée du couteau. Adam lève la roche au-dessus de mon crâne, elle disparaît dans l'ombre un instant, prête à frapper. Dans la faible lumière de mon téléphone retourné, je ne verrai pas le coup arriver.

Puis tout s'arrête. J'ai simplement avancé la main sans réfléchir. Je n'ai pas senti le choc, comme si la lame du poignard ramassé par hasard était entrée sans résistance. J'entends les bras du jeune homme retomber, puis mon adversaire s'écroule sur le côté. Je respire de nouveau.

Je passe un moment par terre, je ne sais pas combien de temps. Finalement, je me relève, récupère mon téléphone et reprends ma marche vers les appels.

C'est à mi-chemin que je réalise que je tiens toujours le couteau ensanglanté.

Découvre l'épilogue II à la *p. 270*.



Je ne m'arrête pas pour penser. Je me glisse dans le fossé pour me rapprocher le plus possible d'Ève. Je reste basse, espérant être en dehors du champ de vision de la voiture. Les phares illuminent brusquement le corps immobile de la jeune fille et effacent les ombres qui pourraient me protéger à cet endroit. Je continue pourtant, rampant à moitié, n'osant pas lever la tête, attentive aux moindres bruits. Après le rugissement du moteur et le choc écœurant qui a suivi, le silence me paraît écrasant. Le souffle rauque d'Ève, coupé par ses gémissements, me donne l'impression de résonner dans le champ.

À chaque caillou que je déplace, à chaque glissement de terre, je frissonne, persuadée que le chauffeur m'a entendue, qu'il va diriger son véhicule vers moi, surgissant au-dessus du fossé et m'écrasant en retombant.

J'arrive enfin le plus proche que je peux. Je prends une inspiration et passe ma tête par-dessus le rebord, assez pour pouvoir mesurer la distance avec la jeune fille. Elle se trouve trop loin pour que je puisse l'atteindre hors de la route. Je vais devoir sauter et l'attraper avant de pouvoir m'enfuir.

Je me replace pour faire face à ma destination. Les jambes pliées, je commence un décompte pour me donner du courage, pour m'empêcher d'hésiter. Je suis sur le point de m'élancer lorsque j'entends la portière s'ouvrir.

Je me colle de nouveau contre la terre sur le bord de la route. Je perçois les pas qui approchent d'Ève, qui s'arrêtent à côté d'elle. Je n'ose pas regarder. Après un instant de silence, le conducteur semble la contourner et retourner vers le véhicule.

S'il tourne le dos en ce moment, j'ai peut-être une chance de pouvoir l'attaquer. Je cherche rapidement autour de moi et ramasse une pierre de la taille d'une orange. Puis je me redresse doucement. Dès que j'en aurai l'occasion, j'abattrai mon arme sur sa tête.

Il est de mon côté, face à la portière arrière. Je m'immobilise lorsque je remarque qu'il tient un pistolet à la main. Je dois être encore plus prudente. Je pose mes mains contre la route, me pousse silencieusement pour m'extraire du fossé. Le conducteur ouvre la porte et l'intérieur de la voiture s'illumine, éclairant son visage.

C'est l'un des jumeaux. À ses cheveux longs, je reconnais Adam, le visage déformé par une colère froide.

Et de la banquette arrière, un chien apparaît. Le pelage noir, la gueule ouverte, l'animal paraît gigantesque. Il pointe presque immédiatement sa